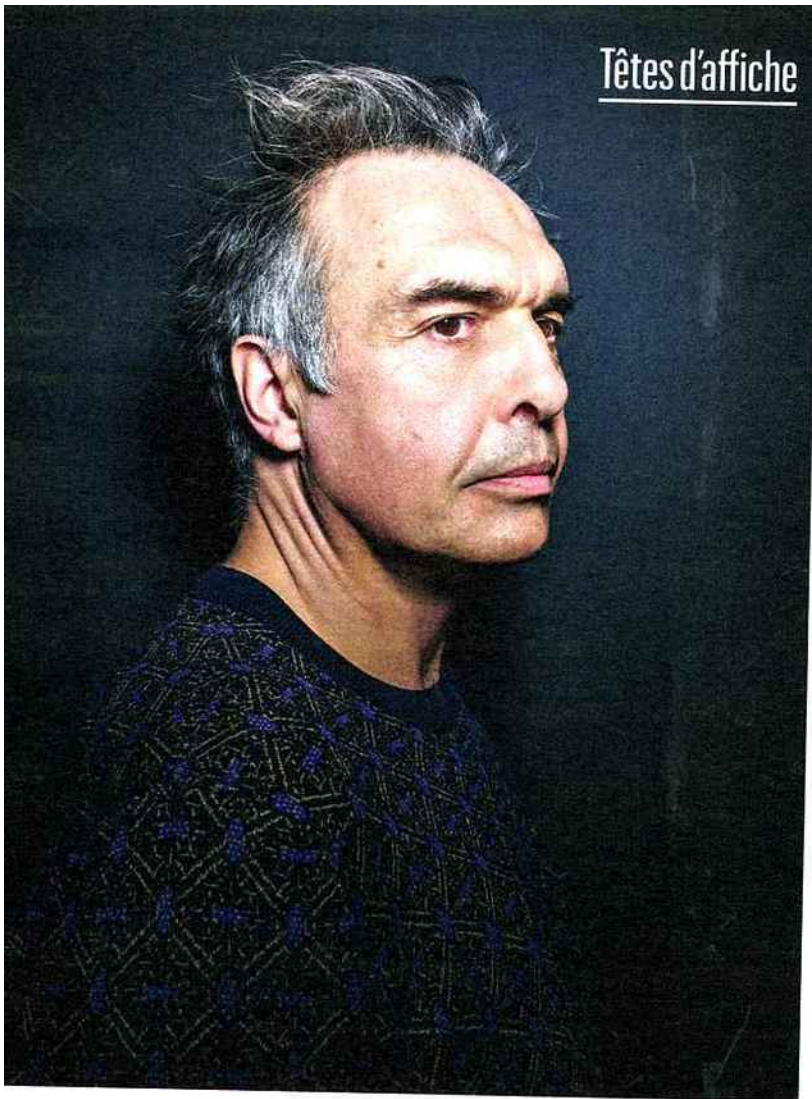




Têtes d'affiche



NICOLAS BOUCHAUD

Le comédien, salué sur scène dans « Un ennemi du peuple », d'Ibsen, interprète seul un texte de Thomas Bernhard avec lequel il fait corps.

Thomas Bernhard appelle à se libérer des figures tutélaires, des maîtres artistiques et intellectuels. Comment résonne cette injonction dans les temps troublés que nous vivons ?

Quelle que soit l'époque où on le joue, Thomas Bernhard est en phase avec celle-ci. Pourquoi ? Parce que, bien qu'il soit un démolisseur, à mesure qu'il détruit, il construit. Son grand sujet, c'est de rester dans la contradiction. Il affirme détester les hommes, mais ne pas pouvoir vivre sans eux. Sa pensée chauffe tout le temps. Elle est constamment sur la brèche. **Pourtant, il envoie aux orties les compositeurs Bach, Beethoven, ou le philosophe Heidegger...** Ce qu'il dit, c'est qu'il faut toujours mettre les artistes à l'épreuve, maintenir sa pensée en éveil, ne jamais se reposer et en permanence interroger les principes de nos vies et de nos sociétés.

« Il faut toujours mettre les artistes à l'épreuve »

Quelle est la grande leçon de ce récit ?

Nous ne devons pas nous conformer à notre héritage malgré le testament qui nous a été laissé. Il ne s'agit pas de dégommer les maîtres anciens, mais il convient de ne pas les considérer comme des maîtres absolus. Si on admire sans réserve un artiste, alors on reste séparé de lui par un fossé infranchissable. Pour Bernhard, les artistes ont tous échoué à un moment ou à un autre ; le Greco, par exemple, ne savait pas peindre les mains ! En réalité, le propos de ce dramaturge est positif et émancipateur. Il mise sur l'égalité des intelligences. Tout le monde est capable de regarder un tableau de Rembrandt et d'y prendre du plaisir.

Comment apprend-on une heure trente de logorrhée de Thomas Bernhard ?

C'est un texte simple à comprendre, mais dur à mémoriser, et qu'il faut travailler en tenant compte de son rythme et de ses répétitions, qui contiennent d'infimes variations. Un traquenard ! L'écriture tourne sur elle-même et, à force de répéter le même motif, elle le fait implorer.

En vous voyant faire corps avec cette langue, on a l'impression d'assister à un rapport amoureux. Est-ce le cas ?

Je n'entreprends pas un solo si, dès le départ, consciemment ou inconsciemment, je n'y vois pas une dimension amoureuse. Ce sentiment se double du plaisir de transmettre une langue et un propos au public. Je puise dans ma bibliothèque personnelle et ensuite je viens parler aux gens de quelque chose que j'aime. Je ne suis jamais seul.

Depuis 2011, vous enchaînez les solos sur scène...

Ces aventures, plus personnelles que les projets de troupe, sont proches de moi. J'accomplis un voyage dans la forme, et dans le fond. Ces textes correspondent à des choses que j'ai envie de dire. En jouant *Maîtres anciens*, je renoue le dialogue avec Thomas Bernhard, un peu comme on reprend un livre dont on avait interrompu la lecture. — *Propos recueillis par Joëlle Gayot*

Maîtres anciens, de Thomas Bernhard | Le 16 juin, puis du 22 au 30 juin | Du lun. au sam. 20h30 | Théâtre de la Bastille, 76, rue de la Roquette, 11^e | 01 43 57 42 14 | theatre-bastille.com | 15-25 €.